

L'Olifant

Philippe Péan

PONT 9

Du même auteur

L'Étoile du jour, France Europe édition, 2002
De deux vies l'une, Éditions Publibook, 2006
La source et le delta, Éditions la Vieille, 2014.
Eva, une grande dame libre et engagée,
Éditions Publibook, 2017
À l'ultime seconde... un battement d'aile...,
Éditions la Vieille, 2020

Première partie

I

Je me suis décidée ce matin à ouvrir un journal afin d'y raconter ma vie. Pas un journal écrit, je ne suis pas suffisamment littéraire et l'écriture est trop contraignante, j'enregistrerai oralement sur mon téléphone ou sur un enregistreur ce que je vis et balancerai le soir sur mon PC ce que j'ai raconté dans la journée.

Parler comme si je conversais avec une amie, sans me préoccuper du style, est plus facile et plus vivant.

Pourquoi ce matin ? Parce que je sens mon patron fébrile et que je dépends entièrement de lui. S'il est menacé, je le suis aussi. Parler me soulage de la tension ressentie depuis plusieurs jours.

Mais cette raison n'est pas la seule. Depuis quelques temps je sens une force en moi qui ne correspond pas à ce que je vis journallement, j'aspire à un dépassement que je ne comprends pas encore.

Enregistrer me permettra peut-être un jour de faire émerger ce bouillonnement intérieur.

Mon patron me paie, mais pas seulement, d'ailleurs ce n'est pas un patron comme on l'entend habituellement...

Mon métier : ça me fait sourire de dire « mon métier ». Est-ce un métier d'ailleurs ? Je l'exécute et reçois un salaire : c'est donc un travail mais pas un métier. Comment reconnaître un truc pareil ? Il est hors de toutes conventions sociales... Sans parler de conventions collectives totalement inappropriées dans mon cas car je n'ai même pas de contrat.

Je ne suis liée à Georges que par mon salaire et par le secret du travail qu'il me donne.

Je dois dire que je suis « petite main d'un exécuter ».

Je l'appelle ainsi car il n'y a pas de nom pour désigner ce qu'il fait. Lui, il exécute des « contrats », moi, je l'aide en préparant le boulot.

Il est payé pour supprimer un homme ou une femme suivant certaines conditions qui doivent être impérativement tenues. La mort doit apparaître comme un accident, ou au contraire comme une punition, ou bien un suicide, les ordres sont toujours différents.

Quelquefois, nous intervenons pour modifier le cours d'une action sans avoir à utiliser l'artillerie, mais c'est rare. La plupart du temps, notre boulot est d'éliminer quelqu'un.

Personnellement, je reconnais les lieux, je photographie, enregistre l'environnement, prépare son retrait après l'exécution. Je lui fournis une voiture, le

matériel, tout ce que lui ne peut pas faire pour préparer le travail.

Pour qui travaille-t-il ? Qui le paie ? Je n'en sais rien et ne veut rien savoir. Je m'abrite derrière lui en espérant qu'il sait ce qu'il fait.

J'esquive les responsabilités... Il faudra bien un jour que j'en prenne ma part... mais je ne suis pas pressée.

Je reçois un fixe d'aide à domicile de 1800€ par mois payé par une dame que je ne connais pas, qui n'existe d'ailleurs sûrement pas. C'est ma couverture.

La somme est versée sur mon compte en banque, je paie des impôts et suis déclarée comme aide à la personne. J'aurai une retraite. C'est un emploi fictif mais une paie réelle et officielle.

Aide à la personne quand mon boulot est de trucider est comme un pied de nez à notre société qui en a quelques fois besoin. J'y reviendrai.

Quand Georges a un contrat et qu'il est réussi, je touche une prime en liquide. 5000 €, 10000 €, jusqu'à 20 000 €. Je suppose qu'elle est calculée en fonction de la difficulté et du risque que nous prenons mais je suis souvent surprise car le montant est aléatoire. Parfois la somme me paraît extravagante, parfois dérisoire. J'en ai parlé à Georges, mais il était comme moi, désorienté et sans possibilité de discuter.

C'est immoral de tuer pour de l'argent, je sais, j'en ai pris mon parti. Notre société n'a pas de remontrances à me faire, elle en fait bien d'autres...

Si un jour quelqu'un écoute cet enregistrement, il se demandera de quoi j'ai l'air, d'où je sors, si j'ai une famille, si je suis grande ou petite, blonde ou

brune... ? Il restera sur sa faim car je ne peux rien dire. En écoutant cet enregistrement, l'auditeur comprendra !

*

C'est un travail en pointillés. Je reste des mois inactive, puis, Georges me fait signe.

Je dis bien « me fait signe » car je ne l'ai pratiquement jamais rencontré. Je reçois ses consignes, je les exécute et lui donne les renseignements nécessaires par téléphone ou par tout autre moyen.

Compte tenu de ce que nous faisons, nous communiquons dans le secret le plus sûr.

Quant à moi, je dois être totalement transparente. Quand je fais mon enquête, personne ne doit se souvenir de moi. Je suis madame « tout le monde » ...

Je me suis décidée à tenir ce journal car notre dernière affaire semble avoir mal tourné et je suis inquiète. Peut-être est-ce la dernière fois que je peux m'exprimer car, Georges et moi, pouvons être éliminés sans même voir arriver le coup.

C'était une mission compliquée. La cible que Georges devait supprimer était un homme connu dans le monde des affaires internationales. Il était Libanais, travaillait à la Défense et habitait Saint-Germain-en-Laye.

Il se méfiait et changeait constamment de moyen de transport pour aller bosser ou rentrer chez lui : le train, le RER, sa voiture avec ou sans chauffeur, quelques fois en taxi. Quant à ses horaires, ils variaient de sept heures à onze heures du matin et le soir de dix-neuf heures à vingt-trois heures.

Il m'a fallu trois mois pour établir avec certitude que le premier jeudi du mois, il prenait sa voiture à

sept-heures trente, non pas pour son bureau, mais pour son cercle rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Georges a donc choisi ce jour-là pour intervenir.

J'ai repéré un appartement libre au premier étage de l'avenue de Friedland devant lequel il passait. Je suppose que Georges avait prévu de le flinguer par une des fenêtres.

Il m'a fallu changer la serrure la veille de l'opération pour qu'il puisse entrer rapidement et sans bruit. J'ai volé une voiture que j'ai stationnée dans la nuit à proximité pour sa fuite.

Tout était prêt.

Le lendemain de chaque opération, Georges me téléphonait à treize heures au restaurant « le Pot d'argent » rue de Charonne où je déjeunais spécialement ce jour-là pour qu'il puisse me joindre. Il me disait simplement « OK », et raccrochait.

À l'heure dite, je déjeunais comme convenu dans ce resto mais il n'a pas appelé !

C'était la première fois et je me mis à ressasser ce qui avait pu clocher. Plus l'heure avançait sans appel, plus je trépignais et serrais les fesses.

À treize heures trente, toujours pas d'appel, c'était mauvais signe, je devais prendre des précautions pour ma propre sécurité.

Je quittai ma table et m'installai au bar pour boire un café. J'étais debout près de la porte vitrée qui me permettait d'observer la rue et, si nécessaire, pouvoir filer sans perdre une seconde. J'étais tendue, prête à fuir quand le téléphone sonna. Pierre, le patron, me tendit l'appareil sans un mot. Il me connaissait, je suis une habituée.

C'était Georges. Il me dit dans un souffle :

— Tire-toi !

Je sortis sans adieu, sans même payer et m'en-gouffrai immédiatement dans l'immeuble d'à côté, repéré depuis longtemps. Georges m'avait inculqué que dans toute action, je devais prévoir soit de fuir, soit de me terrer dans une cache à proximité immédiate.

C'est l'option que j'ai retenue car je devais savoir si c'était moi qui étais repérée. Je laissai la porte entre-ouverte pour observer la rue. Pas pour longtemps, j'attendis une ou deux minutes, pas plus, quand une Lexus noire stoppa devant le restaurant, deux hommes en sortirent. Je reconnus le chauffeur et le garde du corps du « contrat » que j'avais observé pendant des mois. Ils ressortirent presque immédiatement pour observer la rue dans les deux sens, puis remontèrent dans leur berline et partirent comme s'ils démarraient pour les 24h du Mans.

J'attendis une demi-heure avant de sortir et d'aller prendre le métro place de la Bastille. Personne ne me suivit.

J'étais sur mes gardes car les deux hommes avaient forcément obtenu des renseignements sur mes habitudes puisqu'ils étaient arrivés jusqu'à ce resto.

D'après les consignes, je devais attendre que Georges prenne contact mais je ne pouvais pas rester à me balader dans les rues à découvert, je devais rentrer chez moi en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas être repérée.

J'ai fait un détour pour voir ma rue en enfilade. Un frisson étrangement froid me descendit le long du dos, les deux lascars m'attendaient dans leur Lexus noire devant l'entrée de mon immeuble.

J'étais repérée, il n'y avait plus de doute.

Le découvrir m'a donné l'impression d'entrer dans une chambre froide. Je me suis sentie glacée, pétrifiée !

J'étais grillée !

Depuis bientôt dix ans que je travaillais avec Georges, c'était la première fois, non seulement que l'opération foirait, mais que la cible du contrat m'avait logée !

Je dois préciser que mon appart n'est pas celui de Clarisse, mon amie, où je vis normalement.

Pour être plus difficilement repérable, j'ai deux domiciles. À côté de l'avenue Gambetta, dans un immeuble, au 2ème étage, c'est mon appartement officiel que le sponsor de Georges m'a procuré et qui est maintenant repéré. C'est un meublé. Je reçois mon courrier au nom de Marianne Le Vezo. Ce n'est pas mon vrai nom, mais j'ai des papiers en règle à ce nom avec carte d'identité, permis de conduire, passeport, acte de naissance et compte en banque où est versé mon salaire d'aide-à-domicile.

J'ai même un parking en sous-sol où je parque ma Clio.

Pour ma vie secrète, j'ai un box à Saint-Denis dans lequel je garde le matériel de travail : Appareil photo avec un zoom puissant, tout ce qu'il faut pour développer les clichés, une carabine, plusieurs fusils, des pistolets, les cartouches qui vont avec, gilets pare-balles, téléphone, sans oublier mon labo de chimie, etc. C'est mon antre que personne ne connaît, pas même Georges.

Là où j'habite vraiment c'est chez Clarisse, rue de la Cerisaie. Je suis sa cousine. Comme moi, elle est

de Bretagne, de Quimper exactement. Mon nom est Marie Le Ker, c'est un nom courant à Quimper. Si, un jour j'étais interrogée sur mes origines, je pourrais répondre à toutes les questions insidieuses comme à quelle maternelle je suis allée, pareil pour la communale, où ma mère faisait ses courses etc. À tout ce genre de questions, je pouvais donner la bonne réponse puisque j'ai été élevée là-bas.

Nous vivons ensemble Clarisse et moi depuis plus de dix ans. Ce n'est pas le grand amour, mais nous nous entendons à la perfection.

Clarisse est grande, elle mesure 1,78 mètres, elle est brune aux yeux verts. Elle est kiné indépendante, son cabinet est à deux pas de chez elle. Elle a un corps magnifique avec de longues jambes, des chevilles minces, une belle poitrine, bien marquée mais pas opulente.

J'ai donc deux lieux de vie, celui de ma couverture et mon refuge secret.

Comme je reste dans mon appartement « officiel » deux ou trois jours par semaine pour donner le change, Clarisse est libre de sortir avec qui elle veut et de mener une vie indépendante de moi pendant ces moments-là.

Cet arrangement nous convient à toutes les deux. De temps en temps, j'ai besoin d'un homme et elle aussi. Notre attachement mutuel est solide et d'autant plus durable qu'il n'est pas fermé.

De toutes-façons, compte tenu de mon travail, je ne peux conserver aucune liaison, pas plus avec un homme qu'avec une femme. Avec Clarisse c'est différent, d'abord je ne risque pas de pondre un drôle comme disait ma grand-mère, et chez elle aussi je

L'Olifant

suis transparente. Mon nom n'apparaît ni sur sa boîte à lettres, ni sur son bail de location et je fais toujours très attention quand je vais chez elle que personne ne me suive.

II

Aujourd'hui, mon donneur d'ordre semblait mal en point et j'avais perdu ma couverture !

Que s'était-il passé ?

De loin, cachée derrière une camionnette, je regardais la voiture de mes poursuivants, me demandant comment j'avais pu être débusquée ? Était-ce moi ou Georges qui avait foiré ? J'avais beau me refaire le film des trois derniers mois, me souvenir de chaque démarche et de chaque action de ma part, je ne voyais pas ce qui avait alerté notre cible.

Georges avait-il fait une imprudence ? Je m'interrogeais.

À cet instant, mon Olifant sonna. C'est mon portable secret que j'appelle comme ça. Pas celui qui me sert tous les jours, celui de secours. Seul Georges connaît le numéro, mais peut-être aussi son sponsor ? Georges ne m'appelait qu'en urgence. S'il l'utilisait maintenant, c'était vraiment sérieux !

Le nom que j'avais donné à ce portable correspondait à son destin. Il ne sonnait que pour appeler au secours ou donner des ordres.

Je reconnus sa voix mais déformée, si lointaine que j'entendais à peine :

— Fais-vite, me dit-il d'une voix d'outre-tombe, viens me chercher au « bureau ».

Cette phrase était anodine mais elle cachait en fait une urgence absolue.

Cet appel, qui semblait désespéré, me conforta dans mon appréhension. La maison brûlait !

Ma voiture m'attendait dans le parking en sous-sol de mon immeuble surveillé par les deux lascars. Pour aller la chercher, je devais forcément passer devant eux, il n'y avait pas d'autres accès, ni pour entrer ni pour ressortir. Je ne pouvais donc pas la récupérer ! Au ton de Georges, je devais passer en sur-multipliée, comment faire ? Il me demandait de venir le chercher, il était donc sans voiture, il m'en fallait une immédiatement. Sa voix désespérée ne me laissait pas le temps d'en louer une...

Il ne me restait qu'une solution, mais elle était risquée. « Le bureau » était un lieu qui ne devait servir qu'une fois au cas où l'un de nous devait aller chercher l'autre dans une urgence absolue. L'appel au secours était le dernier recours.

J'appelai Henri. C'était un extra qui nous donnait quelques fois un coup de main. Il répondit à la première sonnerie. Cinq minutes après, je montai dans sa voiture et nous foncions vers le bureau.

Ce que nous appelions « le bureau » était un garage situé derrière la Porte de la Chapelle, à Saint-Denis, dans une petite rue déserte.

À peine arrivé, Georges entrouvrit la porte et s'écroula devant moi. Il était en sang et dans les

pommes. Henri m'aida à l'enfourner sur le siège arrière et me demanda où aller.

Où aller ?

Jusqu'alors, Georges s'occupait de tout, je ne faisais qu'exécuter. Mais là, je devais tenir les rênes et je n'étais pas prête à faire face au bastringue qui me tombait dessus.

Pas d'autres solutions que mon box qui n'était pas loin. Je ne voulais pas l'amener chez Clarisse qui restait ma seule retraite. Henri allait connaître mon gourbi et je me demandais si je n'allais pas devoir l'éliminer. Mais je n'avais pas d'autre choix !

En arrivant, Henri m'aida à hisser Georges sur l'établi, seule surface plane de mon antre. Il partit sans demander son reste. J'espérais qu'il n'avait pas remarqué mon attirail et notamment mon artillerie.

Je me suis retrouvée seule avec Georges qui saignait de trois blessures. Une en haut de la poitrine, une dans le bras gauche et une au ventre. Trois balles, c'était beaucoup, c'était même beaucoup trop surtout celles dans le ventre et dans la poitrine !

La consigne impérative que Georges m'avait donnée au début de notre collaboration était de ne jamais l'emmenner à l'hôpital. Je devais me débrouiller seule pour le soigner. C'était bien beau de me dire ça de vive voix quand nous étions tous deux en pleine forme, mais à cet instant, pour le remettre sur pied, je devais me transformer en chirurgien opérant au milieu du foutoir de mon box ! Soigner des blessures superficielles, OK, mais extraire les balles, même en charcutant, je n'étais pas sûre d'en être capable.

À la rigueur je pouvais faire un garrot au bras, mais ni à la poitrine ni au ventre. J'étais comme une poule

devant son couteau qui se demandait comment l'ouvrir.

J'avais bien une trousse de premier secours qui comportait un scalpel, mais lui extraire trois balles aussi mal placées n'était pas dans mes capacités même si je le charcutais à la hussarde.

Il ouvrit les yeux sans me voir. Ses paupières se fermaient et s'ouvraient. Il regardait le vide. Après quelques temps, il me fixa, me prit la main et me dit dans un souffle à peine audible : écris, il me donna un numéro de téléphone, sourit et mourut sans un cri ni un soupir, même pas « salut ma vieille ».

Il passa de l'autre côté comme s'il s'endormait pour une sieste tranquille, il était calme. Je me dis que son petit somme allait durer pas mal de temps et même l'éternité....

Je restais seule, indécise, sans aucune consigne. Je ne savais pas quoi faire. Georges venait de m'abandonner en me laissant en cadeau son cadavre couvert de sang sur les bras !

*

Dans ce box, j'étais tranquille, je pouvais prendre le temps de réfléchir. Même si Henri décidait de me balancer, il réfléchirait avant car, dans ce milieu, la vengeance se mange à chaud.

Pendant des années j'avais travaillé avec Georges sans me préoccuper de savoir qui lui donnait des contrats, qui le payait, qui pourrait nous aider en cas de problème.

Je n'avais rien demandé puisque tout roulait...

Même si j'avais demandé des explications pour connaître son commanditaire, il ne m'aurait rien dit. Peut-être ne le connaissait-il pas lui-même ?

Maintenant, il était mort, il ne dirait plus rien et moi je ne savais rien. Tout était cloisonné. Je me retrouvais comme une conne, grillée, sans domicile ni voiture avec le cadavre de celui qui était devenu mon ami sur les bras !

Je ne savais même pas si Georges avait rempli son contrat, ni qui l'avait flingué. Je pouvais supposer que c'était les deux lascars, mais sans aucune certitude.

J'avais perdu appart et sponsor. J'étais dans la merde.

La « pension » qui m'était versée chaque mois arrivait sur un compte lié à mon adresse, au nom de Madame Le Vezo. Je pouvais tirer un trait dessus. Heureusement que je ne laissais sur ce compte que le minimum correspondant à mes dépenses mensuelles. Le reste je le gardais en liquide bien planqué.

Pas n'importe où, dans une cache... Non, je ne dirais rien, ce que j'enregistre pourrait être écouté.

J'avais du fric d'avance, d'accord, mais ça ne m'avancait pas à grand-chose à longue échéance !

Je n'avais aucun lien avec le sponsor de Georges sauf, peut-être, mon Olifant ?

Il se mit justement à sonner pour la seconde fois. Mais là, ça ne pouvait être Georges, le pauvre était devant moi à regarder si de l'autre côté il allait trouver quelques belles paires de fesses comme il les aimait !

Une voix me demanda abruptement :

— Georges ?

— Il est mort.

— Vous êtes repérée ?

— Oui.

— Qui ?

— Le chauffeur et le garde du corps. Ils planquent devant mon appart...

— Supprimez-les. Immédiatement !

— Mais... Et Georges ?

— Vous avez des consignes.

Il coupa la communication et me laissa en pleine expectative, mon Olifant à la main !

Pas un mot pour le pauvre Georges, savoir s'il avait souffert, comment il était mort. Il ne s'inquiéta pas plus de savoir si supprimer les deux tueurs était dans mes capacités ?

Je restais plantée, furieuse et désemparée.

Les consignes que m'avait donné Georges dès le début de notre collaboration étaient que si l'un de nous deux était tué au boulot l'autre devait faire disparaître son corps pour éviter tout rapprochements. C'étaient les consignes que le mec venait de me rapeler : faire disparaître le corps de Georges.

Les deux lascars devaient disparaître aussi, c'était évident car ils me connaissaient et savaient où j'habitais. Mais c'était facile de donner des ordres, encore fallait-il pouvoir les exécuter !

Je décidais de nommer « La Voix » celui qui venait de m'appeler puisque ce mec ne s'était même pas présenté. Je n'attendais pas qu'il me donne son vrai nom, j'étais conne mais pas idiote, il aurait pu prendre un pseudo pour me parler... Mais ça lui aurait sans doute écorché la gorge.

J'étais à cran. J'avais déjà mon copain saigné sur mon établi, il fallait que j'aïlle, dare-dare, en exécuter deux autres comme si je n'avais qu'à souffler dessus pour éteindre deux bougies.

Je devais me décider, mes bonhommes ne resteraient pas indéfiniment à m'attendre devant mon appart !

Il était 19h, je devais d'abord les neutraliser puis revenir dans la nuit pour les transporter.

Un plan se forgea dans mon esprit bouillant comme la chaudière d'une loco prête à partir. Ça pouvait peut-être marcher avec beaucoup de pot.

Depuis dix ans que je travaillais pour Georges, j'avais accumulé dans mon box tout un bric-à-brac ; photos, armes en tous genres, et un labo de chimie très utile dans certaines circonstances comme je le vivais actuellement. J'avais de quoi neutraliser n'importe qui.

Je modifiai mon apparence pour ne pas être repérée avant d'être sur eux puis je pris une capsule et deux doses dans mon fourbi et partis jusqu'à l'arrêt de bus.

Avant de quitter les lieux, je regardai Georges toujours à admirer les étoiles. Je ne lui avais pas fermé les yeux en espérant qu'il puisse les voir. Peut-être était-il déjà là-bas, mais, compte tenu de tous ceux qu'il avait descendus, je n'étais pas sûre que Saint-Pierre lui offre une place au paradis. En tous cas, lui, il ne risquait pas de bouger, moi, je devais me magner !

Je lui dis avant de partir : ne t'en fais pas mon gars, je reviendrai bientôt m'occuper de toi.

C'est du moins ce que j'espérais.

*

Mes deux lascars étaient toujours là à attendre que je me pointe. Je m'approchai par l'arrière en me dissimulant au milieu des passants.

J'ouvris brusquement la portière arrière, brisai la capsule en la jetant vers l'avant et refermai. Le gaz mit quelques secondes pour agir le temps qu'ils respirèrent une seule bouffée d'air. Le chauffeur tenta d'ouvrir sa porte et s'effondra. Je contournais la voiture, refermais la portière en retenant mon souffle et m'éloignai pour observer de loin si quelqu'un réagissait.

Les gens passaient à côté de la voiture avec indifférence. Après avoir constaté le calme plat, je m'approchai de nouveau, retins mon souffle, le temps d'ouvrir et de redresser le chauffeur comme s'il dormait, c'était d'ailleurs le cas et refermais la portière. Je fis de même avec le garde du corps qui s'était, lui aussi, affalé vers l'avant.

J'attendis que mon produit devienne inerte en marchant dans la rue tout en surveillant que personne ne soit étonné de voir deux lascars endormis, puis je montai à l'arrière et leur fis une piqûre dans la veine du cou avec une de mes décoctions foudroyantes pour les envoyer *ad-patres*.

Je pouvais être tranquille, ils ne parleraient plus jamais.

Je descendis au parking, récupérai ma voiture et filai vers la Porte de la Chapelle jusqu'à mon box devant lequel je garai mon bolide. C'était une simple Clio que j'appelais comme ça pour la faire râler car j'avais du mal à atteindre les 130 km/h sur autoroute.

*

Vers trois heures du matin, je revins à pied devant chez moi. La rue était vide. Je sortis le chauffeur et le garde du corps et les installai à l'arrière de la Lexus. Ils étaient lourds comme des ânes morts mais j'y ar-

rivai. Heureusement que j'avais une forme physique à toute épreuve !

Je pilotai jusqu'à mon box pour récupérer Georges que j'installais à l'avant à côté de moi. C'était son dernier voyage, il serait content d'être à mon côté...

Avant de décoller, je lui fermai les yeux, nous partions pour son dernier voyage sur terre, il n'avait sûrement pas envie de voir défiler le paysage ni de savoir où nous allions !

J'allais pouvoir l'engueuler de ne m'avoir donné que des consignes à la con sans prévoir qu'il pouvait être empêché en me laissant dans la merde.

Pauvre Georges, rassure-toi, je t'en veux pas. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir mais je suis en vie, je n'ai donc pas le droit de râler.

Je partis avec trois macchabées pour compagnons. Drôle de virée ! Heureusement, ce n'était pas la première fois que je devais faire disparaître un de nos contrats mais trois ça faisait beaucoup.

À la sortie de Paris, un auto-stoppeur me fit un grand sourire le pouce en l'air. C'était un optimiste ce gars-là, faire signe à une nénette en pleine nuit, et espérer qu'elle le prenne, faut être un ravis de la crèche !

D'habitude je les prends en plein jour, mais la nuit et compte tenu de mon chargement mortuaire le ravi aurait perdu son sourire dents blanches si je l'avais fait monter. Se faire trimbaler entre deux macchabées n'était sûrement pas ce qu'il espérait pour voyager.

Entre Compiègne et Beauvais, j'avais repéré de longue date une descente vers l'Oise dans un endroit désert. Le sentier en pente douce permettait

de s'approcher de l'eau avec une voiture. J'entrouvris les glaces pour qu'elle coule plus vite et débloquai le frein à mains. La Lexus glissa tranquillement dans la rivière et disparut en quelques minutes.

J'eus une pensée pour feu mon patron en me demandant s'il appréciait l'eau glacée, mais pas pour les deux autres qui étaient sûrement responsables de sa mort !

Il était plus de quatre heures du matin, il me restait sept kilomètres à me taper à pied pour rejoindre la gare de Beauvais, prendre le premier train et rentrer à Paris. Bon courage ma vieille !

Une nuit pareille, je m'en serais bien passée.

J'étais crevée, j'avais besoin d'un grand café brûlant et d'un lit. Je ne pouvais le trouver que chez Clarisse, la rue Pelleport où j'habitais m'était maintenant interdite !